

NELE NEUHAUS

Méchant loup

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le commissaire Oliver von Bodenstein et sa collègue Pia Kirchhoff sont confrontés à deux enquêtes à première vue fort différentes. La très jeune fille morte, apparemment torturée et violée, repêchée dans le Main, semble être tombée de la lune. Personne n'a signalé sa disparition et la police n'a aucune piste. Mais concernant Hanna Herzmann, la célèbre présentatrice d'une émission people, sauvagement agressée, les pistes foisonnent, tant cette carriériste sans scrupule est détestée aussi bien par ses collègues de la télévision et les victimes de ses émissions que par son ancien mari ou encore par sa fille adolescente.

Un homme fait vite figure de coupable idéal : un brillant avocat condamné pour le viol de sa fille. Non seulement il vit dans un camping près de l'endroit où a été trouvée la jeune noyée, mais il semble qu'il soit l'amant d'Hanna. Bientôt, pourtant, un meurtre affreux rebat les cartes et relance l'enquête...

Avec son intrigue surprenante, sa construction d'une précision horlogère et ses personnages inoubliables qui nous touchent parce qu'ils nous ressemblent, *Méchant loup* explore avec colère les noirceurs de la pédophilie.

NELE NEUHAUS

Nele Neuhaus, née en 1967 à Münster, en Westphalie, vit depuis son enfance dans la région du Taunus, près de Francfort. Ses romans policiers sont d'immenses best-sellers en Allemagne. Méchant loup est son quatrième titre publié dans la collection "Actes noirs".

DU MÊME AUTEUR

FLÉTRISSURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 66.
BLANCHE-NEIGE DOIT MOURIR, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 99.
UNE VIE AU GALOP, Actes Sud Junior, 2012.
VENT DE SANG, Actes Sud, 2013.

Photographie de couverture : © Caras Ionut

Titre original :

Böser Wolf

© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin, 2012

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03770-3

NELE NEUHAUS

Méchant loup

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

ACTES SUD

PROLOGUE

Il posa les sacs plastique et rangea ses achats dans le minuscule réfrigérateur. Sa glace préférée de chez Häagen-Dazs était presque fondue, mais c'était comme ça qu'elle l'aimait, crémeuse et onctueuse avec des morceaux de biscuit croustillants. Ça faisait des semaines qu'il ne l'avait pas vue. Même s'il le supportait mal, il ne la relançait pas. Il ne devait rien précipiter, se montrer patient. Il fallait qu'elle vienne à lui de son propre gré. Hier elle s'était enfin manifestée par SMS. Elle annonçait son arrivée! Il avait déjà le cœur battant de joie.

Son regard erra à travers le mobile home, qu'il avait rangé la veille au soir, et tomba sur la pendule du petit coin cuisine. Déjà 6 h 20! Il lui fallait se dépêcher s'il ne voulait pas qu'elle le trouve transpirant et pas rasé. Il s'était précipité chez le coiffeur en sortant du travail, mais l'odeur rance du snack-bar lui collait à la peau. Il se déshabilla rapidement, fourra ses vêtements qui sentaient la sueur et les frites dans les sacs plastique vides et se glissa dans la douche qui jouxtait la mini-cuisine. Même si elle était étroite et le jet fluet, il préférait la cabine de son mobile home aux sanitaires du camping qui étaient rarement nettoyés.

Il se savonna de la tête aux pieds, se rasa soigneusement et se brossa les dents.

Parfois il devait se forcer car la tentation de se laisser aller à l'apathie et de s'apitoyer sur son propre sort était grande. C'est peut-être ce qu'il aurait fait si elle n'avait pas été là.

Quelques minutes plus tard, il enfila des sous-vêtements et un polo propres et sortit un jean du placard. Pour finir, il

attacha sa montre à son poignet. Un prêteur sur gages à côté de la gare lui en avait offert quelques mois plus tôt cent cinquante euros – il ne manquait pas de culot, ce chef-d'œuvre de l'horlogerie suisse lui avait coûté onze mille marks treize ans plus tôt. Il avait gardé la montre. C'était le dernier souvenir de son ancienne vie. Un bref coup d'œil au miroir, puis il ouvrit la porte et sortit du mobile home.

Son cœur fit un bond quand il l'aperçut, assise sur la chaise de jardin déglinguée. Ça faisait des jours et des jours qu'il attendait ce moment. Il s'arrêta pour jouir de ce spectacle, pour le savourer.

Comme elle était belle, si menue, si délicate! Un vrai petit ange. Sa souple chevelure blonde, dont il connaissait la caresse et le parfum, lui arrivait aux épaules. Elle portait une robe sans manches qui laissait voir sa peau légèrement bronzée et les fragiles vertèbres de sa nuque. Elle était en train de taper quelque chose sur son téléphone mobile d'un air concentré et ne l'avait pas vu. Pour ne pas l'effrayer, il se racla la gorge. Elle leva la tête et leurs yeux se rencontrèrent. Un sourire naquit aux coins de sa bouche avant de gagner tout son visage. Elle sauta sur ses pieds.

Il dut avaler sa salive quand elle s'approcha. La confiance qu'il lut au fond de ses yeux lui donna un coup à l'estomac. Seigneur, comme elle était mignonne! C'était uniquement grâce à elle s'il ne s'était pas jeté sous un train depuis tout ce temps, s'il n'avait pas été broyé par la vie minable qu'il menait.

— Bonjour petite, dit-il d'une voix rauque en posant la main sur son épaule. Mais sans s'attarder. Sa peau était satinée et tiède. Au début, il avait toujours scrupule à la toucher.

— Tu as dit à ta mère où tu allais?

— Elle est invitée à une soirée avec mon beau-père, je crois, répondit-elle en rangeant son téléphone dans son sac à dos. Je lui ai dit que j'allais chez Jessie.

— Bien.

Il s'assura du regard qu'aucun voisin curieux ni aucun passant ne les observait. Tout son corps vibrait d'excitation, ses genoux se dérobaient sous lui.

— Je t'ai acheté ta glace préférée, dit-il à voix basse. Tu viens?

Jeudi 10 juin 2010

Elle avait l'impression de basculer en arrière. Dès qu'elle ouvrait les yeux, tout tournait. Et elle se sentait mal. Horriblement mal. Ça puait le vomi. Alina gémit et essaya de lever la tête. Où était-elle? Que s'était-il passé et où étaient les autres?

Pourtant ils étaient bien, assis ensemble sous un arbre, Mart à côté d'elle, le bras autour de ses épaules. C'était bon. Ils riaient et il l'avait embrassée. Katharina et Mia n'arrêtaient pas de râler à cause des mouches, ils écoutaient de la musique en buvant ce truc sucré – vodka-Red Bull.

Alina se redressa péniblement. Sa tête bourdonnait. Elle ouvrit les yeux et prit peur. Le soleil était déjà bas. Comment pouvait-il être si tard? Et où était son portable? Elle n'arrivait pas à se rappeler comment elle était arrivée jusqu'ici ni où elle se trouvait. Les heures précédentes s'étaient comme effacées. Un vrai trou de mémoire!

— Mart? Mia? Où êtes-vous?

Elle rampa jusqu'au tronc d'un gros saule pleureur. Elle dut rassembler toutes ses forces pour se mettre sur ses jambes et regarder autour d'elle. Ses genoux se dérobaient sous elle, tout tournait et elle ne voyait pas bien. Elle avait dû perdre ses lentilles de contact en vomissant. Car elle avait vomi. Elle avait un goût infect dans la bouche et des restes de vomissure étaient collés sur son visage. Les feuilles sèches crissaient sous ses pieds nus.

— Merde, merde, merde, murmura-t-elle en luttant contre les larmes. Elle allait avoir de sérieux ennuis si elle rentrait chez elle dans cet état!

De lointaines voix et des rires lui parvenaient, une odeur de viande grillée frappa ses narines et renforça sa nausée. Mais au moins elle ne s'était pas réveillée au milieu de nulle part, il y avait des gens à proximité!

Alina se détacha du tronc de l'arbre et fit quelques pas incertains. Tout tournait autour d'elle comme sur un manège mais elle se força à continuer. Mais où ils étaient ces cons! Tu parles d'amis! Qui l'abandonnaient ici, ivre morte, sans chaussures et sans portable! C'était sûr que la grosse Katharina et cette idiote de Mia avaient bien dû se foutre d'elle. Elles allaient voir quand elle les retrouverait demain au lycée! Quant à Mart, elle ne lui adresserait plus jamais la parole.

Ce n'est qu'en arrivant au bord qu'Alina vit la pente raide du talus et s'arrêta. Quelqu'un était allongé en contrebas! Entre les orties, pratiquement dans l'eau. Des cheveux noirs, un tee-shirt jaune – c'était Alex! Bon Dieu, comment avait-il pu atterrir là? Qu'est-ce qu'il s'était passé? En jurant, Alina se mit à descendre. Elle se brûlait les mollets aux orties et marchait sur des trucs pleins d'épines.

— Alex! Elle s'accroupit près de lui et lui secoua l'épaule. Il empestait le vomi et gémissait sourdement. Allez, réveille-toi!

Elle chassa les mouches qui bourdonnaient sur son visage.

— Alex! réveille-toi! Allez! Elle le tira par les jambes mais il était lourd comme du plomb et ne bougea pas d'un pouce.

Sur le fleuve, un bateau à moteur passa. Une vague naquit qui se propagea dans les roseaux et recouvrit les jambes d'Alex. La frayeur coupa le souffle à Alina. Juste devant ses yeux une main blême sortit de l'eau comme pour l'attraper.

Elle recula en poussant un cri d'effroi. Dans l'eau, entre les roseaux – même pas à deux mètres d'Alex –, gisait Mia! Alina croyait reconnaître son visage sous la surface de l'eau. Elle distinguait dans le demi-jour crépusculaire ses longs cheveux, et ses yeux morts grands ouverts, braqués sur elle.

Comme paralysée, Alina fixait l'horrible tableau. Putain, qu'est-ce qu'il s'était passé? Une nouvelle vague fit bouger le

corps mort de Mia. Son bras livide émergea fantomatiquement de l'eau sombre, comme pour demander de l'aide.

Alina tremblait de tous ses membres alors qu'il faisait une chaleur insupportable. Son estomac se rebella, elle se tourna et vomit dans les orties. Mais à présent, une bile amère avait remplacé la vodka et le Red Bull. En sanglotant désespérément elle gravit la rive escarpée, s'écorchant les mains et les genoux aux broussailles. Ah, rentrer chez elle, dans sa chambre, dans son lit, en sécurité! Elle ne voulait qu'une chose, fuir cet horrible endroit et oublier tout ce qu'elle avait vu!

Pia Kirchhoff tapait sur son PC le dernier compte rendu de l'enquête concernant le décès de Veronika Meissner. Le soleil cognait depuis le lever du jour sur le toit plat du bâtiment où se trouvaient les bureaux de la K11, et l'affichage digital du thermomètre posé sur le bord de la fenêtre, à côté du bureau de l'inspecteur Kai, indiquait 31 °C. Température intérieure. Dehors il devait bien faire trois degrés de plus. Dans les écoles, les cours avaient été interrompus pour cause de canicule. Malgré toutes les portes et toutes les fenêtres largement ouvertes, pas le moindre souffle d'air. Les bras de Pia collaient à son bureau dès qu'elle les posait dessus. Elle soupira, cliqua sur impression et rangea le compte rendu dans le mince classeur. Il ne manquait plus que le rapport d'autopsie, mais où l'avait-elle fourré? Pia se leva pour aller fouiller dans la corbeille à courrier. Elle voulait à tout prix clore ce dossier. Depuis avant-hier elle était seule à la K11. Kai Ostermann, le collègue avec qui elle partageait le bureau, était allé suivre une formation à la direction générale de la police judiciaire à Wiesbaden. Kathrin Fachinger et Cem Altunay participaient à un séminaire interrégional à Düsseldorf. Quant au chef, il avait pris son mois de vacances et était parti pour une destination inconnue. Cette absence criante de collègues n'avait pourtant pas empêché la conseillère judiciaire Nicole Engel de programmer la petite cérémonie de la nouvelle nomination de Pia en début d'après-midi, mais Pia n'en avait cure. Elle détestait se mettre en avant. Pour elle un changement de grade n'était qu'une formalité administrative, rien de plus.

— Où est donc ce fichu rapport ? marmonna-t-elle avec agacement. Il était déjà cinq heures et elle devait être à Königstein à sept pour la réunion des anciennes élèves du lycée. Le travail à Birkenhof lui laissait rarement le temps de socialiser, et elle se réjouissait de revoir ses anciennes condisciples après vingt-cinq années.

Des coups frappés à la porte grande ouverte la firent sursauter.

— Bonjour Pia.

Pia n'en croyait pas ses yeux. Son ancien collègue Frank Behnke se tenait devant elle. Il paraissait changé. Son look habituel – jean, tee-shirt et bottes de cow-boy avachies – avait fait place à un costume gris clair, chemise et cravate. Il portait les cheveux plus longs qu'avant et son visage n'était plus aussi ravagé, ce qui lui allait mieux.

— Bonjour Frank, répondit-elle étonnée. Ça fait longtemps.

— Et pourtant tu es toujours la même. Il ricana en mettant ses mains dans ses poches de pantalon et l'observa de la tête aux pieds. Tu as l'air en forme. J'ai entendu dire que tu avais pris du galon. Tu vas bientôt hériter du vieux, non ?

Une fois de plus Frank Behnke la mettait en boule. Le courtois "comment vas-tu ?" qu'elle s'apprêtait à formuler lui resta dans la gorge.

— Je ne me suis pas pour autant transformée en "carriériste". Je suis montée en grade, c'est tout, répondit-elle froidement. D'ailleurs tu parles de qui en disant le vieux ? Bodenstein ?

Behnke haussa les épaules avec un sourire narquois et continua à mâcher son chewing-gum. De ça au moins, il n'avait pas perdu l'habitude.

Après sa suspension et son départ de la K11, deux ans auparavant, il avait porté plainte et avait obtenu gain de cause devant le tribunal. Il avait été muté à la PJ régionale de Wiesbaden, ce que personne à Hofheim n'avait regretté.

Behnke passa devant elle et se laissa tomber sur la chaise d'Ostermann.

— Ils se sont tous envolés ou quoi ?

Pia se contenta de grommeler et se remit à chercher le rapport.

— Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta visite? demanda-t-elle au lieu de répondre à sa question.

Behnke croisa les bras derrière la tête.

— C'est dommage que tu sois la seule à qui je puisse annoncer la bonne nouvelle. Remarque, les autres l'apprendront bien assez tôt.

— Quelle nouvelle? dit Pia en lui jetant un regard méfiant.

— J'en ai soupé du travail sur le terrain. J'ai assez fait de conneries comme ça, répondit-il sans la quitter des yeux. La K11, c'est derrière moi. J'ai toujours eu les meilleures évaluations mais on a monté en épingle mes moindres faux pas.

Moindres faux pas! Behnke avait frappé leur collègue Fachinger dans un accès de colère et s'était rendu coupable de plusieurs manquements qui avaient justifié sa suspension.

— À cette époque j'avais des problèmes personnels, continua-t-il. Il faut le prendre en compte. À la LKA* j'ai gagné quelques galons complémentaires et je suis maintenant à la K134, à la police des polices, notamment pour les dépôts de plainte contre les membres de la police et pour la prévention de la corruption.

Pia n'en croyait pas ses oreilles. Frank Behnke à la police des polices? C'était grotesque!

— Avec les collègues des autres lands nous avons mis au point une nouvelle stratégie qui entre en application le 1^{er} juillet. Amélioration du contrôle administratif des subordonnés, sensibilisation aux dommages, etc. Il croisa les jambes et balança celle du haut. Mme Engel est une directrice administrative compétente, mais on nous a rapporté de divers commissariats, à plusieurs reprises, des manquements répétés de la part de collègues. Moi-même j'ai encore le souvenir, ici, dans ce service, d'incidents tout à fait inquiétants. Impunité, non-poursuite de délits, consultations illégales de données, exfiltration de documents internes... pour ne prendre que quelques exemples.

Pia s'interrompit dans sa recherche du rapport d'autopsie.

— Où tu veux en venir?

* *Landerskriminalant* : bureau des enquêtes criminelles dans chaque land. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Behnke esquissa un sourire fielleux. Une lueur désagréable emplît ses yeux et Pia n'en augura rien de bon. Il avait toujours joué de son grade et de son pouvoir envers les inférieurs, un trait de caractère qu'elle trouvait méprisable. Comme collègue, Behnke, avec sa jalousie et sa perpétuelle mauvaise humeur, avait été une vraie plaie. Chez les bœuf-carottes il pouvait faire des ravages.

— *Tu* dois le savoir mieux que moi. Il se leva et vint se planter devant son bureau. Tu es bien la favorite déclarée du vieux.

— Je n'ai aucune idée de ce dont tu parles, répondit Pia sur un ton glacial.

— Vraiment? Behnke se rapprocha un peu trop d'elle, ce qui lui était désagréable, mais elle n'en laissa rien paraître. À partir de lundi, je vais mener une inspection administrative dans le service et je n'aurai pas à chercher bien loin pour sortir quelques cadavres du placard.

Pia frissonna malgré la chaleur du bureau, mais elle réussit à garder un air imperturbable. Elle parvint même à sourire alors qu'elle bouillait intérieurement. Frank Behnke était mesquin et rancunier. Il traînait toujours ses vieilles frustrations et sans doute avaient-elles décuplé ces dernières années. Il allait chercher à se venger des injustices et des humiliations qu'on lui avait soi-disant infligées. Ce n'était pas malin de s'en faire un ennemi mais l'irritation de Pia l'emporta sur la raison.

— Eh bien, bon courage! dit-elle d'un air moqueur avant de se remettre à chercher. Beaucoup de succès pour ton nouveau job de... fouineur.

Avant de sortir, Behnke se retourna.

— Ton nom n'est pas sur la liste mais ça peut venir. Bonne fin de semaine.

Pia ne réagit pas à la menace. Elle attendit qu'il ait disparu, puis elle attrapa son mobile et composa le numéro de Bodenstein. Le téléphone sonna mais personne ne répondit. Bon Dieu! Visiblement son chef n'avait aucune idée de la mauvaise surprise qui l'attendait. Elle savait très bien à quoi Behnke avait fait allusion. Et ça pouvait avoir de fâcheuses conséquences pour Oliver von Bodenstein.

Trois bouteilles consignées valaient un paquet de nouilles, cinq, des légumes. Selon son calcul.

Avant, dans son ancienne vie, il ne faisait pas attention aux objets consignés, il jetait les bouteilles vides à la poubelle. Et c'est précisément ces hommes dont il avait fait partie qui lui assuraient aujourd'hui son approvisionnement de base. Il venait de recevoir douze euros cinquante au débit de boissons pour deux sacs de bouteilles vides. Le rapiat lui donnait six euros de l'heure au noir pour les onze heures quotidiennes qu'il passait dans cette boîte en fer-blanc au bord de la zone industrielle de Fechenheim à faire griller des saucisses, frire des pommes de terre et rôtir des hamburgers. Si le soir il venait à manquer un seul centime dans la caisse, il le lui retirait de son salaire. Aujourd'hui le compte y était et il n'avait pas été obligé de mendier son dû comme souvent. Le gros était de bonne humeur, il lui avait même payé les cinq jours qu'il lui devait.

En comptant ce que lui avaient rapporté les bouteilles consignées, il avait trois cents euros tout ronds dans son porte-monnaie. Une petite fortune! C'est pourquoi, dans un accès d'exubérance, il avait demandé au coiffeur turc, installé en face de la gare, non seulement de lui couper les cheveux mais aussi de le raser. Après une visite chez Ali, il avait encore eu assez d'argent pour payer deux mois de loyer d'avance.

Il gara son scooter déglingué à côté du mobile home, retira son casque et enleva les sacs de provisions du porte-bagages.

La chaleur accablante l'épuisait. Même les nuits n'étaient pas vraiment fraîches. Il se réveillait le matin baigné de sueur. Et dans la misérable baraque à frites recouverte d'un mince toit de tôle il pouvait faire jusqu'à 60 °C et l'air humide fixait les odeurs de sueur et de graisse rance dans tous les pores de sa peau et sur ses cheveux.

Il avait pensé autrefois que le mobile home vétuste du camping de Schwanheim était une solution provisoire, persuadé qu'il arriverait à s'en sortir et qu'il redresserait sa situation financière. Mais rien dans la vie ne dure comme le provisoire : il habitait ici depuis sept ans.

Il ouvrit la fermeture éclair de l'auvent de toile qui, il y a dix ans de cela, avait dû être vert foncé avant que les intempéries

ne finissent par le décolorer en un gris clair indéfinissable. L'air chaud le frappa au visage. À l'intérieur du mobile home il faisait encore quelques degrés de plus que dehors et ça sentait le renfermé et le moisi. Il pouvait nettoyer à fond et aérer autant qu'il le voulait, les odeurs se fixaient aux rembourrages et dans la moindre rainure. Même après sept ans il le trouvait toujours aussi désagréable. Mais il n'avait pas le choix.

Depuis sa dégringolade inouïe, ici dans la favela des vaincus de la vie, rejetés à la lisière de la métropole, l'ancien taulard qu'il était appartenait au *Lumpenproletariat*. Ici personne n'aurait eu l'idée de prendre des vacances ou d'admirer les étincelants gratte-ciel de Francfort, symboles en verre et en béton de l'argent roi, de l'autre côté du fleuve. Ses voisins étaient de pauvres retraités ou des vaincus de la vie comme lui qui s'étaient mis à un certain moment à descendre la pente. L'alcool jouait le rôle principal dans l'histoire de leur vie et ils se ressemblaient d'une façon déprimante. Lui buvait au maximum une bière le soir et ne fumait pas, soucieux de sa santé et de son aspect physique. Même de l'allocation chômage, il ne voulait rien savoir, car la seule pensée de devoir la demander, et d'être à la merci du bon vouloir d'un fonctionnaire indifférent, lui était insupportable.

Cet infime vestige d'amour-propre était la dernière chose qui lui restait. S'il le perdait il ne lui resterait plus qu'à se tuer.

— Bonjour ?

Une voix devant la tente le fit se retourner. Derrière la haie à moitié desséchée qui cernait la minuscule parcelle de son mobile home, se tenait un homme.

— Que voulez-vous ?

L'homme s'approcha. Hésitant. Ses petits yeux porcins allaient de gauche à droite d'un air soupçonneux.

— Quelqu'un m'a dit que vous pouvez aider quand on a des problèmes avec l'administration. Le filet de voix aigu formait un contraste grotesque avec le physique massif de l'homme. De la sueur perlait sur son crâne chauve. Une forte odeur d'ail renforçait des émanations corporelles déplaisantes.

— Oui. Qui vous l'a dit ?

— La Rosi du kiosque. Elle m'a dit, va donc voir le Doc. Il t'aidera. Le gros homme transpirant regarda autour de lui

comme s'il craignait d'être vu, puis il tira de sa poche un rouleau de billets de cent euros. J'ai d'quoi payer.

— Entrez.

Le type lui était d'emblée antipathique, mais ça n'avait aucune importance. Il n'était pas en mesure de choisir ses clients. Son adresse ne se trouvait pas dans les pages jaunes et il n'avait pas non plus de page web. D'ailleurs sa vénalité n'excédait pas certaines limites, ce qui s'était propagé dans les cercles concernés. Avec sa condamnation antérieure et le sursis qui courait toujours, il ne se serait pas laissé entraîner dans quelque chose qui l'aurait fait retourner en prison. Le bouche à oreille lui avait amené des bistrotiers et des marchands de sandwiches qui avaient violé un règlement quelconque, des retraités désespérés d'avoir été arnaqués par des tour-opérateurs, des vendeurs à la sauvette, des chômeurs, des émigrés qui ne s'y retrouvaient pas dans les méandres de la bureaucratie allemande, ou encore des jeunes que les tentations du crédit avaient plongés dans un surendettement précoce. Tous ceux qui sollicitaient son aide savaient qu'il se faisait payer en liquide.

Il avait vite renoncé à la compassion ; il n'était pas Robin des Bois mais un mercenaire. Contre des émoluments en espèces et payés d'avance, il remplissait des formulaires administratifs sur la table en formica de son mobile home, traduisait le langage administratif en allemand compréhensible, donnait des conseils juridiques en toutes circonstances et arrondissait ainsi ses fins de mois.

— Vous venez pour quoi ? demanda-t-il au visiteur qui après avoir évalué du regard les indices apparents de dénuement semblait avoir repris de l'assurance.

— Mon vieux, c'qu'y fait chaud ici. Z'avez pas une bière ou un verre d'eau ?

— Non, dit-il sans prendre la peine d'être aimable.

L'époque du bureau climatisé, avec sur une table un plateau chargé de bouteilles de jus de fruits ou d'eau minérale et de verres, était définitivement révolue.

En soupirant, le gros tira un rouleau de papiers de la poche intérieure de son blouson de cuir crasseux et le lui tendit.

Il feuilleta les papiers humidifiés par la transpiration, les lissa et les parcourut.

— Trois cents, exigea-t-il sans lever les yeux. Les billets roulés dans les poches de pantalon étaient toujours de l'argent sale. Le gros en sueur pouvait se permettre de payer plus que le tarif qu'il demandait habituellement aux retraités ou aux chômeurs.

— Quoi? protesta le nouveau client comme il s'y attendait. Pour quelques paperasses?

— Si vous trouvez quelqu'un qui le fait à un meilleur prix, à votre aise.

Le gros ronchonna quelque chose d'incompréhensible, puis il posa à contrecœur trois billets verts sur la table.

— J'peux avoir une quittance?

— Bien sûr. Ma secrétaire vous l'établira plus tard et la donnera à votre chauffeur. Maintenant asseyez-vous. J'ai besoin de quelques renseignements.

Près de Baseler Platz, avant de franchir le pont, ça commença à bouchonner. Depuis quelques semaines, la ville n'était plus qu'un foutu chantier, et elle se reprocha de ne pas y avoir pensé et d'être passé par le centre-ville au lieu d'avoir pris la Frankfurter Kreuz et Niederrad après Sachsenhausen. Pendant qu'elle franchissait au pas le pont sur le Main derrière un vrai tas de tôle immatriculé en Lituanie, les pensées d'Hanna revinrent à la désagréable conversation qu'elle avait eue avec Norman le matin. Comme d'habitude sa connerie et ses mensonges l'avaient rendue furax. C'était vraiment dur de le licencier sans préavis après neuf ans, mais il ne lui avait pas laissé le choix. Avant de se tirer, écumant de rage, il l'avait insultée et menacée.

Le smartphone d'Hanna bourdonna. Le mail venait de son assistante. L'objet proclamait : Catastrophe!!! mais au lieu d'un énoncé il y avait seulement un lien hypertexte vers le site de *Focus*. Hanna cliqua sur le lien et son estomac se retourna quand elle vit le titre de l'article.

*Hanna, sans cœur** était écrit en caractères gras, à côté d'une photo d'elle peu flatteuse. Son cœur se mit à battre follement.

* *Herzlos* : sans cœur, jeu de mots avec le nom d'Hanna : Herzmann, littéralement "homme de cœur".

Elle s'aperçut que sa main droite tremblait de façon incontrôlée et elle ferma brutalement le smartphone. *Vous ne pensez qu'au profit. Les invités de votre émission doivent signer un contrat léonin avant de placer un mot. Et ce qu'ils disent est dicté par Hanna Herzmann (46 ans). Le maçon Arnim V. (52 ans) dans l'émission (thème : Mon propriétaire veut me chasser) devait parler de sa dispute avec le propriétaire, mais devant les caméras, la présentatrice l'a traité de sans domicile fixe. Quand il a protesté après la diffusion de l'émission, il a découvert une autre facette de l'Hanna soi-disant compatissante et de ses avocats du même coup. À présent Arnim V. est sans travail et sans domicile ; son propriétaire lui a finalement donné son congé. Une histoire semblable est arrivée à Bettina B. (34 ans). Cette mère qui élève seule ses cinq enfants a participé en janvier à l'émission d'Hanna Herzmann (thème : Quand les pères se barrent). À l'encontre de l'accord préalable, Bettina B. a été présentée comme une mère dépassée par les événements et alcoolique. L'émission a eu pour elle aussi des conséquences fâcheuses : elle a reçu la visite de l'office de protection de l'enfance.*

— Merde, murmura Hanna. Ce qui est sur Internet ne peut plus être retiré. Elle se mordit la lèvre et se mit à réfléchir.

Malheureusement l'article ne disait que la vérité. Hanna avait un flair très sûr pour les thèmes intéressants et ne craignait pas de poser des questions importunes ni de remuer la boue. Les destins souvent tragiques des gens lui importaient peu, elle soupçonnait la plupart d'étaler leur détresse pour gagner quinze minutes de célébrité. Hanna réussissait à obtenir des gens qu'ils dévoilent devant les caméras leurs secrets les plus intimes et n'avait pas sa pareille pour se donner un air compatissant et concerné.

Cependant, quand la vraie histoire ne suffisait pas, un peu de dramatisation était souvent nécessaire. C'était jusqu'à aujourd'hui le rôle de Norman. Il avait cyniquement appelé cela *Pimp my boring life* et aimait déformer la réalité jusqu'aux limites du supportable. Que ce soit moral ou pas, Hanna s'en fichait, et en fin de compte l'audimat lui donnait raison. Certes les lettres de protestation d'invités ainsi abusés remplissaient plusieurs classeurs, car c'était souvent les moqueries de leurs semblables qui leur faisaient réaliser l'image gênante qu'ils

avaient donnée d'eux-mêmes devant tout le monde. Cela allait rarement jusqu'au tribunal grâce aux contrats juridiquement béton que celui qui voulait placer un mot dans son émission devait signer.

Ça klaxonnait derrière elle. Hanna fut tirée de ses pensées. Le bouchon s'était résorbé. Elle s'excusa d'un signe de la main et mit les gaz. Dix minutes plus tard, elle tournait dans la Hedderichstrasse et s'enfonçait dans le garage souterrain de l'immeuble où se trouvait sa boîte de production. Elle mit le smartphone dans sa poche et descendit. Il faisait toujours quelques degrés de plus en ville que dans le Taunus, la chaleur s'accumulait entre les maisons et il régnait une température de sauna. Hanna pénétra dans le hall climatisé et prit l'ascenseur. Durant la montée jusqu'au cinquième étage, elle s'appuya sur la paroi fraîche et examina son image dans le miroir d'un œil critique. Dans les premières semaines de sa séparation d'avec Vinzenz, le chagrin l'avait profondément marquée. Elle avait eu les traits tirés au point que les filles du maquillage avaient dû déployer toute leur habileté professionnelle pour lui donner le visage que les téléspectateurs avaient l'habitude de voir. Mais à présent Hanna se trouvait tout à fait passable, du moins sous la lumière tamisée de l'ascenseur. Elle dissimulait ses premières mèches argentées sous une coloration, moins par coquetterie que par instinct de conservation. Le milieu de la télévision était impitoyable : les hommes pouvaient avoir des cheveux gris mais, pour les femmes, ils étaient synonymes de relégation progressive dans les émissions culturelles ou culinaires de l'après-midi.

Hanna émergeait à peine de l'ascenseur quand Jan Niemöller surgit devant elle, comme sorti de nulle part. Indifférent à la canicule qui sévissait au-dehors, le gérant de la Herzmann Production portait une chemise, un jean noir et, pour couronner le tout, une écharpe autour du cou.

— C'est l'enfer, ici ! dit Niemöller en s'agitant nerveusement autour d'elle et en trémoussant ses bras minces. Le téléphone n'arrête pas de sonner et tu n'es pas joignable. Et pourquoi c'est par Norman que j'apprends que tu l'as licencié sans préavis et pas par toi ? D'abord tu vires Julia, et maintenant Norman – qui va faire le boulot ici ?

— Meike remplacera Julia cet été, c'est décidé. Et en attendant, nous travaillerons avec un producteur free-lance.

— Et tu ne me demandes même pas mon avis ?

— La gestion du personnel est mon affaire. Je t'ai engagé pour que tu t'occupes du bazar commercial et que tu assures les arrières.

— Ah c'est donc comme ça que tu vois les choses.

Il se vexait très vite.

Hanna savait que Jan Niemöller était secrètement amoureux d'elle ou plutôt de sa célébrité qui le fascinait comme elle fascinait ses autres collaborateurs, mais si elle l'appréciait en tant que partenaire de travail, les choses s'arrêtaient là. D'ailleurs, depuis quelque temps, il se montrait un peu trop possessif, il avait besoin qu'on le remette à sa place.

— Je ne le vois pas comme ça, *c'est* comme ça, dit-elle froidement. Ton avis compte pour moi, mais c'est encore moi qui décide.

Niemöller ouvrait déjà la bouche pour protester mais Hanna lui coupa la parole d'un geste de la main.

— La chaîne déteste ce genre de publicité. D'après les audiences des derniers mois notre position n'est plus aussi forte. Je n'avais pas le choix, je devais licencier Norman. S'ils nous écartent de la programmation, nous n'aurons plus qu'à chercher un nouveau job. Tu peux comprendre ça ?

Irina Zydek, l'assistante d'Hanna, apparut dans le couloir.

— Hanna, Matern a déjà appelé trois fois. Et pratiquement toutes les rédactions de la presse écrite et de la télévision, excepté Al Jazeera. Il y avait de l'inquiétude dans sa voix.

— On se voit en réunion dans une demi-heure, dit Hanna en la dépassant. Elle devait d'abord appeler Wolfgang Matern. Elle ne pouvait pas se permettre d'être en conflit avec la chaîne.

Elle entra dans son bureau inondé de lumière, le dernier au fond du couloir, jeta son sac sur un fauteuil et s'assit à sa table. Pendant que son ordinateur s'allumait, elle parcourut rapidement la liste des numéros qu'elle devait rappeler et saisit le téléphone. Elle n'aimait pas remettre les désagréments à plus tard. Elle composa le numéro de Wolfgang Matern et respira profondément. Il ne mit que quelques secondes à répondre.

— Hanna Herzlos*, dit-elle.

— Ravi d'apprendre que tu arrives à prendre ça avec humour, répondit le directeur d'Antenne Pro.

— J'ai tout simplement licencié mon producteur en apprenant qu'il truquait depuis des années la vie de mes invités quand la vérité lui paraissait ennuyeuse.

— Parce que tu ne le savais pas ?

— Non ! Elle mit toute la conviction dont elle était capable dans ce mensonge. Je suis stupéfaite ! Je ne pouvais pas vérifier chaque histoire, je devais lui faire confiance. Après tout, c'est – c'était – son job !

— Rassure-moi, je t'en prie, dis-moi que ce ne sera pas une catastrophe, dit Matern.

— Bien sûr que non, dit Hanna en se renversant en arrière dans son fauteuil. Je sais déjà comment contre-attaquer.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Nous allons tout reconnaître et nous excuser auprès de nos invités.

Il y eut un moment de silence.

— La fuite en avant, conclut Wolfgang. C'est pour ça que je t'admire. Tu ne te dégonfles pas. Laisse-nous jusqu'à demain midi pour en parler, OK ?

Hanna pouvait entendre son sourire, et son cœur fut délivré d'un grand poids. Parfois les idées spontanées étaient les meilleures.

L'Airbus ne s'était pas encore immobilisé que déjà les ceintures de sécurité cliquetaient et que, sans s'occuper des consignes, tout le monde se levait pour piétiner à sa place en attendant l'arrêt définitif de l'appareil. Bodenstein resta assis. Il n'avait aucune envie de piétiner dans le couloir pendant plusieurs minutes, bousculé par les autres passagers. Un regard à sa montre lui indiqua qu'il avait le temps. L'avion avait atterri à l'heure, à 20 h 40, après quarante-cinq minutes de vol.

* Voir note p. 18.

Depuis cet après-midi, il avait la conscience légère. Après deux années tumultueuses, il avait retrouvé son équilibre. Sa décision d'aller à Potsdam pour assister au procès d'Annika Sommerfeld et de tirer un trait sur toute cette affaire avait été judicieuse. Il se sentait libéré d'un poids qui l'accablait depuis l'été dernier, ou plutôt depuis ce jour de novembre, deux ans auparavant, où il avait appris que Cosima le trompait. Son divorce et l'aventure qu'elle avait eue avec Annika l'avaient déstabilisé et avaient sérieusement entamé sa confiance en lui. À cause de sa propre détresse, il avait été incapable de se concentrer, ce qui l'avait conduit à commettre des erreurs qu'il n'aurait jamais faites avant. Mais ça avait eu l'avantage de lui faire comprendre que le couple qu'il formait avec Cosima n'était pas aussi parfait qu'il l'avait cru pendant vingt ans. Il avait trop souvent cédé et agi contre sa volonté au nom de l'harmonie, des enfants ou pour sauver les apparences.

La queue dans le couloir se mit lentement en mouvement. Bodenstein se leva, attrapa sa valise et suivit ses compagnons de voyage en direction de la sortie.

Il y avait une trotte de la porte A49 jusqu'au hall d'arrivée. À un certain moment il se trompa de panneau, comme ça lui arrivait toujours dans cet aéroport gigantesque, et il atterrit dans le hall des départs. Il prit donc l'escalator qui descendait vers le hall d'arrivée et émergea dans l'air chaud du soir. Il était presque l'heure. Inka devait venir le chercher à 21 heures. Bodenstein traversa l'emplacement réservé aux taxis et s'arrêta sur celui des dépose-minute. Il aperçut de loin sa Land Rover noire et ne put s'empêcher de sourire. Lorsque Cosima promettait de venir le chercher quelque part, elle avait toujours, à son grand agacement, au moins un quart d'heure de retard. Avec Inka c'était différent.

La voiture tout-terrain s'arrêta à côté de lui. Il ouvrit la portière arrière, lança sa valise sur le siège et monta à côté d'Inka.

— Salut, dit-elle en souriant. Tu as fait bon voyage ?

— Salut, dit Bodenstein en souriant à son tour et en bouclant sa ceinture de sécurité. Oui, parfait. Tout s'est bien passé. Merci d'être venu me chercher.